

LA DIONYVERSITÉ

LA COOPÉRATION DES IDÉES

Michel Zévaco :
de cape noire
en épée rouge

7 mai 2011

Site : www.dionyversite.org – Contact : dionyversite@orange.fr

MICHEL ZÉVACO (1860-1918) : DE CAPE NOIRE EN ÉPÉE ROUGE

Michel Zévaco a pendant près de vingt ans imaginé et raconté les innombrables aventures de héros flamboyants, du Chevalier de la Barre à la Reine Isabeau, en passant par le céléberrissime Chevalier de Pardaillan et son ennemie jurée Fausta. Mais durant les dix années qui ont précédé, fort d'une double expérience - vite écourtée - de professeur et de militaire, il a été un activiste virulent et provocateur, journaliste incendiaire, anarcho-syndicaliste, anticlérical et anticolonialiste.

Au sein du panthéon de cette littérature hybride et bien mal définie qu'on qualifie de "populaire", le chevalier de Pardaillan est un personnage sans équivalent, plus révolté que d'Artagnan, moins sombre que Scaramouche, plus libertin que le capitaine Fracasse et moins niais que le chevalier de Lagardère et son Aurore de femme-enfant. Pardaillan est un embryon de Zorro, mais un justicier à découvert, tonitruant, excessif au point d'en devenir ronflant comme un vers gascon... On a coutume de citer Sartre gamin, ébloui par les exploits de son champion littéraire :

« Surtout, je lisais tous les jours dans *Le Matin*, le feuilleton de Michel Zévaco : cet auteur de génie, sous l'influence de Hugo, avait inventé le roman de cape et d'épée républicain. Ses héros représentaient le peuple ; ils faisaient et défaisaient les empires, prédisaient dès le *XIV^e* siècle la Révolution française, protégeaient par bonté d'âme des rois enfants ou des rois fous contre leurs ministres, souffletaient les rois méchants. Le plus grand de tous, Pardaillan, c'était mon maître : cent fois, pour l'imiter, superbement campé sur mes jambes de coq, j'ai giflé Henri III et Louis XIII. » ⁽¹⁾

Pardaillan, c'est l'archétype du héros de cape et d'épée, le rebelle empanaché et l'éternel insoumis, ballotté sur des milliers de pages de guet-apens en trahisons, d'amours impétueux en rixes formidables avec



une rapière toujours brandie au nom des indigents, contre les puissants incarnés par l'Église (les Jésuites), la noblesse, les nantis de tous poils. Ses aventures couvrent des milliers de pages pour un cycle de dix romans, auxquels viennent s'ajouter d'autres aventuriers au cœur rouge et à la poigne formidable comme le Royal de Beaurevers, Buridan à l'ombre de la Tour de Nesle, François de Capestang dit *Le Capitan* auquel Jean Marais prêta ses traits au cinéma et même une femme bretteuse, Anaïs de Lespars, protagoniste de *L'Héroïne*. Tous ces

LES DIMANCHES AU MUSÉE

conférences-débats présentées par Laurent Bihl

■ 3 avril 2011

**Fêtes, mort et martyrologie
sous la Révolution française**
avec Marie-Mérodie Delgado

■ 7 mai

Michel Zévaco, "de cape noire et d'épée rouge"

■ 29 mai

Jossot, l'aristocrate individualiste
avec Henri Viltard

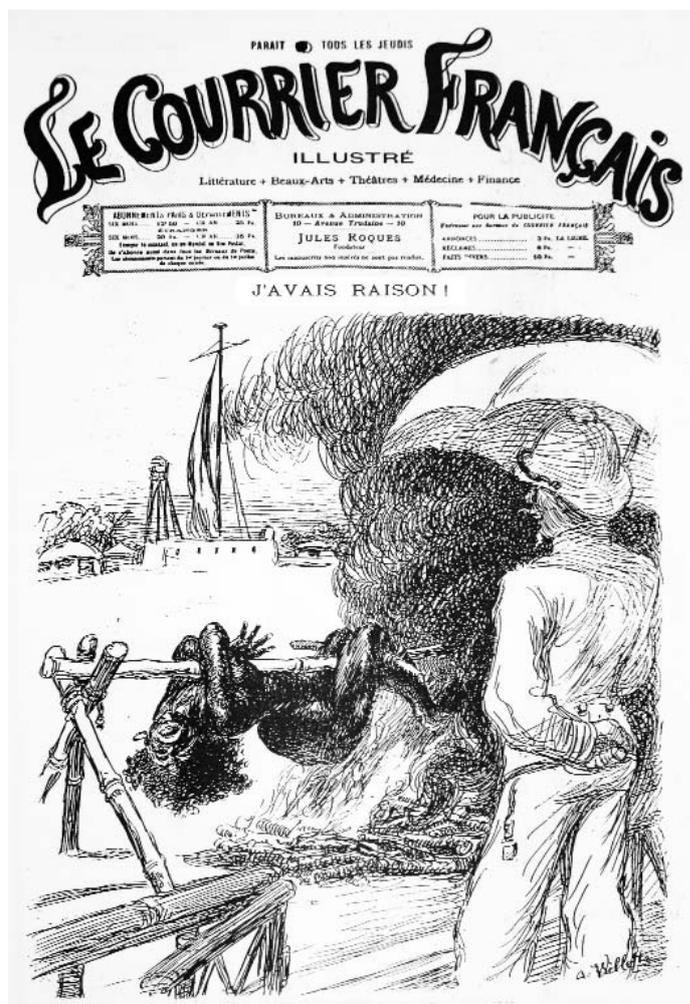
personnages sont nés de l'imagination de Michel Zévaco, que le premier dictionnaire venu nous présente pudiquement comme un "romancier populaire", définition des plus brumeuses au point que le lecteur passionné ou occasionnel peut s'interroger à bon droit sur la personnalité de l'écrivain. Qui donc est ce faiseur de profils indomptables et solitaires ? Tous (et toutes) ses héros ont en commun révolte et démesure. Là où l'on signifierait chez d'autres une emphase tirant vers le ridicule ou un style désespérément ampoulé, on salue Zévaco pour sa fougue et une absence totale du moindre complexe littéraire. Là où un chevalier classique crie sa rage, Pardaïllan la rugit. Là où un escrimeur repousse un quateron d'adversaires, Pardaïllan fait reculer une meute d'assaillants en dégainant sa rapière. Son ennemie jurée, Fausta, est une Milady décuplée et les images dénudées, crucifiées de la malfaisante, sont d'une violence synchrone, en couverture de ces fascicules Fayard qui reprennent les feuilletons édités dans les colonnes de *La Petite République* ou du *Matin* à partir de 1900.

« Pardaïllan peut être considéré comme un héros caractéristique de la France républicaine des années 1900. Il représente un symbole de liberté et d'héroïsme national, contemporain, ne l'oublions pas, du *Cyrano de Bergerac* réinventé par Rostand. On le voit, en 1572 (il a 20 ans) sortir, grâce à son astuce, de la Bastille où on l'avait arbitrairement enfermé. On le voit, seize ans plus tard, de nouveau captif, prendre la Bastille à lui tout seul. Ce n'est pas tout. Pardaïllan ne croit ni à Dieu ni à Diable. Il se range aux côtés des huguenots parce que les huguenots sont les victimes, mais la religion lui importe peu. Zévaco, qui reste discret quant à l'Église réformée, peint les représentants de l'Église catholique sous le jour le plus noir, du haut en bas de la hiérarchie. Son anticléricalisme foncier – autre marque politique, de la Belle Époque – fait de Pardaïllan un homme complètement détaché de la religion et de la foi, uniquement soucieux de valeurs humaines. Et Pardaïllan ne consent jamais à servir un maître. C'est un homme libre. "Ni Dieu ni maître" » (2).

AVENTURES ÉTRANGES & CHEVALERESQUES
DE
NOSTRADAMUS
PAR
MICHEL ZÉVACO
le grand conteur populaire



Annonce parue dans "Le Matin"



"Le Courrier Français illustré" du 23/2/1905, dessin de Willette
Titre : "J'avais raison !" - Légende : "En Afrique, il n'y a plus d'autres cannibales que les blancs"

Si Zévaco ne peut être tenu comme un théoricien révolutionnaire, l'analyse de ses centaines de contributions à la presse contestataire ne donne pas non plus des clefs exceptionnelles pour retracer les contours de son combat syndicaliste, sinon certaines professions de foi un peu solennelles. L'intérêt de ses textes est ailleurs. Le futur romancier incarne à la perfection la confusion rongée la gauche révolutionnaire aux premiers temps de la République, spécifiquement par voie de presse depuis la loi du 29 juillet 1881. Mais surtout, Zévaco polémiste fait du journalisme de terrain sans le savoir. Dans sa volonté rageuse de mobiliser l'opinion, il adopte un angle de vue social inhabituel, témoignant de son empathie pour la rue et d'une perception intuitive de l'hétérogénéité du prolétariat. Ses reportages sur les grandes grèves du nord sont très différents de sa description des asiles de nuit ou du petit peuple montmartrois. Il prend tour à tour la défense des hommes de troupes réfractaires, attaque la volonté monopolistique des grands magasins, redoute l'abrutissement de la société des loisirs qui se met peu à peu en place, par les champs de course par exemple. L'anticléricalisme forcené qui dominera la fin de sa période militante est déjà sensible à *L'Égalité*, sans que les textes ne soient encore de la force des brûlots du *Libertaire* ou de *L'Anticlérical*. Qu'il soit activiste ou simple chroniqueur au *Courrier français*, il n'a rien à vendre et revendique un positionnement individuel. Bretteur de l'anarchie, Michel Zévaco demeure un grand auteur de feuilletons populaires : sa patte inimitable, son lyrisme n'a pas été

Civilisation mortelle

in "Le Courrier français", 28 mai 1893

« Voilà pourtant un peuple qui fut heureux !... Dans les grandes plaines brûlées de soleil, sur les pentes abruptes des montagnes dont le sévère profil domine l'immensité des sables ondulant au sud, à perte de vue, cette race de pasteurs vivait, fière de son indépendance gardée à travers les siècles de batailles, contemplant en sa religieuse et muette extase ces trois infinis : la mer, caressante, vibrante, profonde par ses eaux, capricieuse ainsi qu'une fille, pleine de chansons murmurées et de parfums épanous par les vents purs du large ; derrière soi, le désert, âpre et morne, sphynx éblouissant couché aux portes de la mystérieuse Afrique ; sur sa tête, un ciel rempli de lumières embrassées le jour, irradié la nuit de splendides constellations.

Peuple de guerriers jaloux de sa liberté, vivant d'elle et pour Elle, la sacrée Liberté qui fait les hommes forts et glorieux ! Peuple de bergers menant paître ses troupeaux de moutons cornus, de chevaux à jambes nerveuses et à tête fine, autour des puits qu'il creusait de ses mains, voyageant en longues caravanes d'oasis en oasis, dédaigneux du gain, contempteur de richesses, se battant pour ses femmes ; peuple grave dont la prière était un chant et dont chaque chant était une prière, race hardie, habituée au courage, n'admettant pour voisine que celui du lion, et dont les derniers représentants auront bientôt disparu, dans la douleur toujours saignante de la défaite, dans le regret toujours amer des indépendances perdues ! Dispersés, traqués, serfs sur la terre où ils furent maîtres, leurs oasis occupées par le canon, leurs villes emplies de soldats, leurs troupeaux aux mains des mercantis, leurs champs éventrés par les chemins de fer, ces hommes sont aujourd'hui plongés au plus profond des détresses morales et luttent en vain, dans un dernier effort de leurs instincts, contre la misère qui les envahit peu à peu.

Qui a passé par là ?

Qui a changé les guerriers et les pasteurs en esclaves livides, livrés en dérision aux conquérants, affamés sur les moissons même qu'ils ont levées !

La civilisation !

Car c'est au nom de la civilisation maudite que les canons et les fusils sont venus, que les vaisseaux cuirassés ont jeté sur les bords de la mer caressante des régiments de tueurs, que les tribus vaillantes ont été repoussées à coups de crosse jusque sur les sables du Sahara, que les képis galonnés et les turbans des voraces usuriers se promènent à la face du ciel de feu, sous les radieuses constellations. Parlons-en donc un peu, de cette civilisation qui rugit encore, plus au sud, en ce moment même, dans les brousses dahoméennes, massacrant les femmes et les enfants, incendiant les villages, dévastant les récoltes !

Parlons-en et voyons en elle la criminelle toujours avide de rapines, buveuse de sang, satisfaite seulement quand il n'y a plus rien à voler ou à tuer !

Qu'a-t-elle fait pour l'Algérie ?

Elle a d'abord organisé la conquête : larmes, cris de pitié, clameurs de désespoir, rien ne l'a arrêtée ; il fallait conquérir, parce que l'honneur d'une nation cent fois plus puissante par ses armes était engagé dans ces atrocités. La conquête terminée, les derniers soubresauts de la liberté étouffés, les dernières fiertés étranglées, les derniers hommes du sol fusillés, canonisés, la civilisation a pu s'abattre sur ce pays comme une énorme sangsue vautrée sur un cadavre.

Elle a établi là-bas les bureaux arabes. Et tout le monde sait ce qu'ils furent, par quels viols, par quels vols, par quelles boucheries honteuses ils établirent leur domination et donnèrent au vaincu une haute idée des vertus du vainqueur.

Puis, l'œuvre n'étant pas parfaite, elle expédia par bandes innombrables les mercantis, les usuriers, pillards plus dangereux encore que les criquets.

Les usuriers !

Qui donc n'est pas usurier, là-bas ? Il suffit d'être civilisé pour cela ! Tant qu'il reste un toit de chaume ou une tente de toile à l'Arabe, tant qu'il possède un mouton ou une gerbe de blé, tant que ses deux bras peuvent travailler et produire, des douzaines d'inquisiteurs le suivent à la piste, le couvent des yeux, l'entourent, l'enlacent et bientôt le frappent à mort, en lui arrachant par les plus légaux des moyens le dernier morceau de pain !

Car la légalité a remplacé le canon : c'est plus commode encore. On bâcle des lois, on étouffe un peuple sous un code, on l'étrangle avec des articles bien alignés, et tout est dit.

L'exploitation est effroyable : l'assassinat patent, reconnu, avoué ! Nul n'élève la voix ; tous sont intéressés au silence. Celui qui parle est fou ; s'il n'est pas fou, il est criminel : la prison l'attend, quoi qu'il fasse, quelques preuves qu'il apporte.

Quant au mercanti, quant à l'usurier, préfet, sous-préfet, gouverneur, employé, marchand, à lui les honneurs et les richesses : il est civilisé ! La civilisation le protège, prend à son compte ses crimes et, au besoin, l'aide à faire disparaître en douceur le misérable qui a la tort immense de crier quand on l'écorche.

Il serait puéril que quelqu'un vînt taxer d'exagération ces lignes : interrogez les Algériens. Demandez à tous ceux qui ont parcouru ce malheureux pays livrés pieds et poings liés à la plus affreuse des traites. Je ne dis rien ici que tout le monde ne pense tout bas. Je n'avance rien qui ne soit au-dessous de la vérité ; le jour où d'honnêtes gens voudront se livrer à une enquête sérieuse, il faudra bien que l'on dise tout haut quels méfaits se commettent, quels crimes s'élaborent à toute heure sur cette terre mise au pillage, et vers quelles sombres destinées tout un peuple d'hommes paisibles et libres a été entraîné par la civilisation.

Que leur reste-t-il ?

Rien !

Ils avaient tout : la civilisation leur a tout pris, sans rien leur donner en revanche. Pour dénoncer ce crime énorme, je sais que ma voix demeurera impuissante. Il faudrait ici le souffle ardent, le souffle de tempête qui animait l'esprit de ce superbe vaincu que le poète a appelé "le paysan du Danube".

Je ne puis, moi, que formuler un vœu : que cette pauvre race disparaisse ! Qu'ils se hâtent de descendre au tombeau, les descendants de ceux qui tinrent tête à Rome ! Qu'ils s'en aillent dans la paix de la mort, ceux à qui la vie ne saurait offrir que misères et angoisses. Bientôt les derniers Arabes auront succombé ; bientôt l'ordre et la civilisation régneront sur le sol d'Abd-el-Kader, comme ils règnent sur tous les points du globe où le canon a parlé. J'espère qu'ils ne s'obstineront pas à prolonger une telle existence. J'espère que la famine les aura tous décimés avant qu'il soit peu. J'espère

enfin que, dans les grandes plaines mornes, le lion et l'Arabe ne seront bientôt plus qu'à l'état de souvenirs et que les mercantis, réduits à se civiliser les uns les autres, mettront l'apogée à leur gloire en arrosant de leur propre sang le sable qui couvrira les os des derniers Kabyles. »



Laurent Bihl a sélectionné et présenté un ensemble d'articles pamphlétaires de Zévaco, sous le titre de *Michel Zévaco, de cape noire en épée rouge* (éd. Ressouvenances, 2011).

absente de certaines lignes comme le montre l'article repris en page précédente : "*Civilisation mortelle*".

Le retournement de la notion de "civilisation" n'est pas si nouveau : Clemenceau avait déjà produit un tel raisonnement à la Chambre, lors d'une controverse avec Jules Ferry restée fameuse. Mais il n'y a aucune arrière-pensée politique ici sinon celle de rendre justice aux victimes tout en responsabilisant un régime prétendant assassiner à grande échelle au nom de grands principes humanistes. Zévaco reste donc en pleine cohérence avec ses idées, ce texte constituant peut-être un paroxysme...

Le propos n'est rien de moins que ce que l'on ne qualifie pas encore de "génocide". Revenant sur la conquête de l'Algérie, puis son occupation depuis 1830, il s'inscrit dans la ligne des grands pamphlétaires anticoloniaux, lesquels ne sont tout de même pas légion à la fin du XIX^e siècle. Les violences militaires sont dénoncées au



"Le crieur de journaux", de Jules Grün, in L'Album n°XIII, 1902

même titre que l'ethnocide ou l'hécatombe résultant des famines successives, l'écrivain n'hésitant pas à affirmer qu'une telle inhumanité ne relève pas d'erreurs ou même d'indifférence mais d'un mode cynique de gouvernement.

En 1900, le polémiste cède définitivement la place à l'écrivain, sans doute par lassitude de toutes les luttes perdues ou inachevées, des trahisons, de "la Sociale" toujours remise à un "Grand Soir" ultérieur. Désormais, il tentera de lutter par l'éducation, la sensibilisation et choisit pour ce faire la voie du divertissement, promouvoir ses idées anarchisantes à l'intention d'un public réellement populaire. On regrettera que ce romancier nouveau n'ait pas conservé une tribune dans un périodique, même de faible diffusion, les romans-feuilletons à venir ne permettant pas de telles envolées, sinon peut-être dans l'anticléricalisme.

Reste que, comme le note un spécialiste de cette littérature encore mal connue, car peu étudiée – malgré son importance :

« Michel Zévaco a donné au roman historique une orientation anarchiste : *Pardaillan est un asocial, un marginal combattant le trône et l'autel.* » ⁽³⁾

(1) Jean-Paul Sartre : *Les Mots* (Gallimard, 1964), p. 7

(2) Jacques Siclier : "Un anarchiste au temps des rois", in *Le Monde*, 25/7/1970

(3) Yves Olivier-Martin : *Histoire du roman populaire en France* (Albin Michel, 1980), p. 93



Jean Marais dans "Le Capitain", film d'André Hunebelle (1960)

CONFÉRENCES / DÉBATS



L'Université Populaire de Saint-Denis se donne pour mission de contribuer à l'amélioration de la diffusion populaire de l'esprit critique, des savoirs et de la culture ; mais aussi de favoriser le développement des échanges sociaux dans la cité, en incitant les citoyens à échanger des points de vue et des arguments raisonnés.

Ce projet d'éducation populaire est mis en oeuvre hors des institutions universitaires traditionnelles, dans un esprit engagé de mixité sociale, de citoyenneté, de laïcité, de gratuité et de coopération mutuelle.

Les conférences-visites-débats du cycle "*Les dimanches au musée*" se déroulent au **Musée d'Art et d'Histoire de Saint-Denis** 22bis, rue Gabriel Péri - Métro Pte de Paris chaque premier dimanche du mois, de 15h00 à 17h00. L'entrée est libre.

MUSÉE D'ART
ET D'HISTOIRE

SAINT-DENIS

